FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS, 10 SEPT. 1860.

L'EXPIATION.

IX.—(Suite.)

Il ne restait, entre nous et Paris, à son retour de l'armée, et pendant que j'étais de service, une belle jeune fille. Louise, orpheline dès son enfance, avait été recueillie, élevée par une parente, Madame Thibaud.—Celle-ci, de son côté, veuve et rentière, et Louise habitant la même maison que la mienne du médecin ; de là le premier causer de Fleurimont qui s'offrait doublement à ces trois femmes. Mme Hénaut ne possédait qu'une bien petite fortune ; quand son mari était mort, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, on n'avait trouvé, à la grande surprise de tous, car on le croyait riche et on le savait avare, où on avait trouvé dans les poches du maréchal des toiles et des dentelles. Une quinzaine de cents francs de rente, provenant de la cession de la fabrique de Mme. Hélène étaient les seules ressources de la veuve. Quant à Mme Thibaud et sa nièce, elles étaient moins riches encore, puisqu'elles ne vivaient que du produit de leur travail : elles brodaient pour des magasins de nouveautés.

Quel qu'il en fût, unies par l'amitié, les trois femmes avaient tassé vaille que vaille, ensemble, et, de cette communauté d'idée, de patience et de gaîté, il était résulté un si charmant intérieur que lorsque Fabrice y était, entré il avait cru entrer dans le paradis.

Chère mère! chère Mme Gérard! Hélène! Toutes deux presque en même temps étaient parties de ce monde avant d'avoir pu jouir du bonheur de ceux qu'elles aimaient. C'était à cette époque que Fabrice avait proposé à Louise de s'unir avec lui au fond de ce petit village où s'étaient écoulées ses jeunes années, dans cette maisonnette que si souvent s'était louée refusée à vendre, par respect pour la mémoire de son mari qui y passait autrefois toutes les heures qu'il pouvait soustraire aux affaires. Louise avait accueilli avec empressement la proposition de Fabrice ; en chemin elle avait vu, dans la Vermandois, bien des lieux où elle avait dû, autrefois, en s'était trouvé trois. La naissance de Marie, en comblant les vœux du médecin, avait redoublé son extrême. Jusqu'alors il ne s'était guère occupé de son enfant qu'en amateur, il allait désormais demander à sa mère de lui procurer un peu d'étrangeté. Ne fallait-il pas songer à l'éducation de Marie, à son établissement au jour ? Et puis, non seulement Fabrice tenait à ce que sa femme ne manquât jamais de rien, comme médecin, mais il voulait encore que elle eût à sa disposition quelques-unes de ces babioles de la mode dont la femme la moins coquette se plaît à se parer. Que de fois, tandis qu'on le croyait en chasse, il avait pu satisfaire à ces désirs allé à Fa la, achéter un fichu, un bijou..... Pressez bien simples, toujours, bien modestes, mais que Louise trouvait toujours charmants. "Tu te ruines pour moi, disait-elle alors à son mari ; je ne Sobera!" Mais, en lui de se flatter, elle ne se trompait pas, et le brice était payé au centuple de sa peine, et il apprait à la première occasion de renouveler des dont débiles qui débutaient par un sourire et se terminaient par un baiser.

Un! avoir été si heureux et, tout d'un coup, se trouver si abandonné! Maudit, en parcourant l'échelle de ses souvenirs, au présent, à l'avenir, Fabrice savivagnait de vie avec un nouvel effroi. Quel vide autour de lui, maintenant! Quand il rentrerait, le cœur fatigué, plus de compagne, plus d'amie, plus d'amour à son foyer! Dans quelques années, il est vrai, l'affection de Marie, en se développant, en prenant un caractère plus sérieux, deviendrait pour le médecin une source de consolations et de joies. Mais jusque-là, que de toutes heures encore dans l'isolement!

—Oh! dit Fabrice, qu'ai je donc fait, mon Dieu! pour que vous vous vengiez de moi de cette façon? Je ne me suis jamais trop conduit mal toute..... j'avait un trésor..... je n'ai pas su veiller sur lui..... Mais est-ce donc un crime, lorsque on a du cœur, de croire au cœur des autres ! Et s'est un crime, mérité il une telle punition?

Neuf heures sonnaient. Bonne vive pour! le brave fille avait achevé son ouvrage ; elle venait, suivant son usage, demander à son maître s'il avait quelque ordre à lui donner.

—Non, dit le médecin, non, je n'ai besoin de vous, Geneviève ; allez vous reposer.

La servante se retirait.

—Ah! Ai-elle, comme Pignocrès si Monsieur sortirait encore ce soir, il n'a pas fermé à clé la porte de la maison ni celle du jardin.

—Il suffit, j'irai les fermer : bonsoir.

Geneviève s'était plus à peine quelques minutes, Fabrice était retombé dans ses rêveries : un bruit subit l'y arrachait ; on montait le perron.

Fabrice se leva, se demandant qui pouvait se présenter chez lui à cette heure.

La porte de la salle à manger s'ouvrit, et le médecin demeura comme hébété.

Il voulut crier..... sa voix s'étouffait dans sa gorge.....

Vérité! est pas encore! A travers le nuage de sang qui les obscurcissait, ses yeux ne s'abusaient-ils pas?

Albert d'Aulney était devant lui! Albert d'Aulney, le traître, le jaloux, n'avait pas cherché de se présenter dans la maison de ses victimes, de venir respirer cet air tout imprégné encore des accès affolants de la mort !

Le vicomte était pâle..... moins pâle, pourtant, que le médecin, et d'une pâleur moins effrayante, surtout. Les lèvres de Fabrice avaient une expression de rage et d'angoisse tout à la fois : ils révélaient une haine terrible entre le départ d'assurer mes jours féroce et ce sentiment généreux qui pousse l'honnête homme à pardonner l'amour qui se fait, entre il avait cru entrer dans le paradis.

Chère mère! chère Mme Gérard! Hélène! Toutes deux presque en même temps étaient parties de ce monde avant d'avoir pu jouir du bonheur de ceux qu'elles aimaient. C'était à cette époque que Fabrice avait proposé à Louise de s'unir avec lui au fond de ce petit village où s'étaient écoulées ses jeunes années, dans cette maisonnette que si souvent s'était loué refusée à vendre, par respect pour la mémoire de son mari qui y passait autrefois toutes les heures qu'il pouvait soustraire aux affaires. Louise avait accueilli avec empressement la proposition de Fabrice ; en chemin elle avait vu, dans la Vermandois, bien des lieux où elle avait dû, autrefois, en s'était trouvé trois. La naissance de Marie, en comblant les vœux du médecin, avait redoublé son activité. Jusqu'alors il ne s'était guère occupé de son enfant qu'en amateur, il allait désormais demander à sa mère de lui procurer un peu d'étrangeté. Ne fallait-il pas songer à l'éducation de Marie, à son établissement au jour ? Et puis, non seulement Fabrice tenait à ce que sa femme ne manquât jamais de rien, comme médecin, mais il voulait encore que elle eût à sa disposition quelques-unes de ces babioles de la mode dont la femme la moins coquette se plaît à se parer. Que de fois, tandis qu'on le croyait en chasse, il avait pu satisfaire à ces désirs allé à Fa la, acheter un fichu, un bijou..... Pressez bien simples, toujours, bien modestes, mais que Louise trouvait toujours charmants. "Tu te ruines pour moi, disait-elle alors à son mari ; je ne Sobera!" Mais, en lui de se flatter, elle ne se trompait pas, et le brice était payé au centuple de sa peine, et il apprait à la première occasion de renouveler des dont débiles qui débutaient par un sourire et se terminaient par un baiser.

Un! avoir été si heureux et, tout d'un coup, se trouver si abandonné! Maudit, en parcourant l'échelle de ses souvenirs, au présent, à l'avenir, Fabrice savivagnait de vie avec un nouvel effroi. Quel vide autour de lui, maintenant! Quand il rentrerait, le cœur fatigué, plus de compagne, plus d'amie, plus d'amour à son foyer! Dans quelques années, il est vrai, l'affection de Marie, en se développant, en prenant un caractère plus sérieux, deviendrait pour le médecin une source de consolations et de joies. Mais jusque-là, que de toutes heures encore dans l'isolement!

—Oh! dit Fabrice, qu'ai je donc fait, mon Dieu! pour que vous vous vengiez de moi de cette façon? Je ne me suis jamais trop conduit mal toute..... j'avait un trésor..... je n'ai pas su veiller sur lui..... Mais est-ce donc un crime, lorsque on a du cœur, de croire au cœur des autres ! Et s'est un crime, mérité il une telle punition?

—Monsieur, dit-il, en s'arrêtant brusquement en face d'Albert d'Aulney, cette scène a duré trop longtemps déjà : terminons-en. Si, lorsque vous êtes entré dans cette maison, je ne vous ai pas tout de suite jeté une épée, c'est, vous avez dû le deviner, c'est que j'ai pitié, j'ai pitié, entendez-vous !—à une pitié mourante, de conserver ma vie pour mon enfant.

Cet dit, reprenant son arme, Monsieur, et parlez. Il ne m'importe pas plus de vous commander en enfant que de vous assassiner.

Vous avez bravé mon honneur : mais vous mort ne répéterait rien. Vivez donc !

Et que Dieu qui nous voit, qui nous juge, vous absolve ou vous punisse ! Allez.

Fabrice montrait la porte au vicomte ; celui-ci fit quelques pas en chancelant pour s'éloigner.

Mais il s'arrête, et se retournant vers le médecin :

—Ainsi, Monsieur, dit-il, vous êtes inflexible ! Quand je m'humilie... quand je me prosterne... vous me repoussez avec dédain, vous me chassez !

Oh ! Fabrice, Fabrice ! ajoute-t-il, ce n'est point la peine, c'est une erreur ! Tu ne sais pas, pauvre... Fabrice, jusqu'à ce jour, j'avais un connaître des faites, mais j'apprends encore ce que c'est qu'une mauvaise action... une mauvaise action dont le mérite est le dépendant ! Au nom de celle qui n'est plus, Fabrice, ne me laissez pas partir désespéré ! Si vous m'avez condamné, si vous m'avez cru coupable ! Si vous avez quelque reproches je me suis coupable ! Fabrice, vous aimez être encore que c'est mon orgueil qui est révolté, et vous vous trompez encore ! C'est mon cœur qui est en relâche. Je ne puis pas vous pardonner ! Mais, Fabrice, ne m'abandonnez pas à mon sort ! Ne m'abandonnez pas à mon sort ! Ne m'abandonnez pas à mon sort !

Et elle m'a maudit, mais dans le fond de mon cœur, je ne puis pas accepter l'injustice et en vouloir à mon ennemi. Pas grâce, donc, Fabrice, ne m'abandonnez pas à mon sort ! Ne m'abandonnez pas à mon sort !

Et elle m'a maudit, mais dans le fond de mon cœur, je ne puis pas accepter l'injustice et en vouloir à mon ennemi. Pas grâce, donc, Fabrice, ne m'abandonnez pas à mon sort ! Ne m'abandonnez pas à mon sort ! Ne m'abandonnez pas à mon sort !

—Oui ! oui ! répète Fabrice en souriant. Ah ! j'avais bien compris ! Monsieur le vicomte d'Albert d'Aulney ne pouvait pas ne pas de sa propre honte ! Excusé par un remords tardif, il venait m'offrir une réparation ! Ah ! ah ! voilà qui est très chevaleresque, sur ma parole ! Mais, malheureux, s'il vous restait vraiment dans l'âme quelque semblant d'honneur, c'était au moment de vous mettre en possession de ma place